

Hélas ! ce fut ce qui arriva. La manticore avait repris son point d'appui sur le sol. Cousin Bénédict, ayant eu l'inespérée chance de la revoir, se précipita aussitôt la face contre terre. Mais la manticore ne marchait plus. Elle procédait par petits sauts.

Cousin Bénédict, épaisse, les genoux et les ongles en sang, sauta aussi. Ses deux bras, moins ouverts, se débattaient à droite, à gauche, suivant que le point noir bondissait ici ou là. On eût dit qu'il tirait sa coupe sur ce sol brûlant, comme fait un nageur à la surface de l'eau.

Peine inutile ! Ses deux mains se refermaient toujours à vide. L'insecte lui échappait en se jouant, et bientôt, arrivé sous la fraîche ramure, il s'éleva, après avoir lancé à l'oreille du cousin Bénédict, qu'il frôla, le bourdonnement plus intense, mais plus ironique aussi, de ses ailes de coléoptère.

— Malédiction ! s'écria une seconde fois cousin Bénédict ! Elle m'échappe ! Ingrat hexapode ! Toi à qui je réservais une place d'honneur dans ma collection ! Eh bien, non ! je ne t'abandonnerai pas ! Je te pourvrirai jusqu'à ce que je t'atteigne !....

Il oubliait, le déconfit cousin, que ses yeux de myope ne lui permettaient pas d'apercevoir la manticore au milieu du feuillage. Mais il ne possédait plus. Le dépôt, la colère le rendaient fou. C'était à lui, et rien qu'à lui qu'il devait s'en prendre de sa mésaventure ! S'il se fût d'abord emparé de l'insecte, au lieu de le suivre "dans son allure indépendante", rien de tout cela ne serait arrivé, et il posséderait cet admirable échantillon des manticores africaines, dont le nom est celui d'un animal fabuleux qui aurait une tête d'homme et un corps de lion !

Cousin Bénédict avait perdu la tête. Il ne se doutait guère que la plus imprévue des circonstances venait de le rendre à la liberté. Il ne songeait pas que cette taupinière, dans laquelle il s'était engagé, lui avait ouvert une issue, et qu'il venait de quitter l'établissement d'Alvez. La forêt était là, et sous les arbres, sa manticore envolée ! A tout prix, il voulait la revoir.

Le voilà donc courant à travers cette épaisse forêt, n'ayant plus même conscience de ce qu'il faisait, s'imaginant toujours voir le précieux insecte, battant l'air de ses grands bras comme un gigant-sque faucheur ! Où il allait, comment il reviendrait, et s'il reviendrait, il ne se le demandait même pas, et, pendant un bon mille, il s'enfonça ainsi, au risque d'être rencontré par quelque indigène ou attaqué par quelque fauve.

Soudain, comme il passait près d'un halle, un être gigantesque bondit et s'abattit sur lui. Puis, comme cousin Bénédict eût fait de la manticore, cet être le saisit d'une main à la nuque, de l'autre au bas du dos, et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, IL FUT EMPORTÉ À TRAVERS LA FUTAIE.

Vraiment, cousin Bénédict avait perdu ce jour-là une belle occasion de pouvoir se proclamer le plus heureux entomologiste des cinq parties du monde !

(La suite au prochain numéro.)

## LES LAFAYETTE

C'est un nom plusieurs fois illustré depuis le quatorzième siècle, et qui ne repose plus aujourd'hui que sur la tête du sénateur, président du Conseil général de la Haute-Loire, M. Edmond de Lafayette, car on enterra mercredi, son frère ainé, mort sans postérité.

Le premier de cette famille est le maréchal, vainqueur des Anglais, à la bataille de Baugé (11 avril 1422), qui releva momentanément les affaires du Dauphin, depuis Charles VII.

Au dix-septième siècle, deux femmes honorèrent ce nom. Tout le monde connaît l'histoire de cette Louise de Lafayette, fille d'honneur de la reine Anne, dont Louis XIII devint assez vivement épris, pour lui proposer un appartement à Versailles, alors simple maison de plaisance, où il pourrait la voir commodément. On sait aussi, qu'effrayée de la perspective de devenir la maîtresse du Roi, après n'avoir été jusque-là que sa confidente et son amie, la noble jeune fille se retira au couvent de la Visitation, où elle prit le voile. La mère Angélique mourut âgée de cinquante ans, supérieure de la maison de Chaillot qu'elle avait fondée.

Son frère, le comte de Lafayette, épousa, en 1655, Marie Madeleine Picelle de La Vergne, la grande amie de Mme de Sévigné, l'auteur de la *Princesse de Clèves*, le roman classique de l'ancienne France, que les lettrés lisent encore dévotement aujourd'hui.

Sur le champ de bataille de Minden, en Westphalie, le 3 avril 1758, on releva parmi les morts un maréchal de camp, âgé de vingt-cinq ans : c'était le marquis de Lafayette.

LE GÉNÉRAL

Il laissait un fils, à peine âgé de sept

mois, qu'attendait la plus large célébrité humaine, car sa mémoire est, après celle de Napoléon—toutes proportions gardées—la plus universellement conservée. Quarante millions d'Américains lui ont voué un véritable culte, et, en France, quelle est la grande ville qui n'a pas décoré de son nom, une de ses rues, de ses places, de ses allées, de ses avenues ?

Dès l'âge de vingt ans, il fut mêlé à tous les événements qui changèrent ou bouleversèrent la face du monde : à la guerre d'indépendance américaine, à la révolution française. Il vécut dans l'intimité ou la familiarité de Washington, du grand Frédéric, de l'empereur Joseph, du premier Consul, de Louis-Philippe.

Il eut qu'un tort, c'est de s'être attardé dans la recherche de cette popularité qui lui avait pourtant coûté si cher. Il ne sut, ou il ne put se retirer à temps des scènes de la rue—des scènes du Forum—disaient les Romains en les ennoblissant. On a quelque peine à le voir, plus que septuagénaire, en péril, au milieu des charges de cavalerie, ainsi qu'il lui advint aux obsèques du général Lamarque, ou persistant à suivre à pied, malgré les menaces de sa fin prochaine, le convoi du député Dulong, son collègue, tué en duel par le général Bugeaud.

Rien n'avait pu calmer la fougue de son enthousiasme, ni la sagesse de Washington, ni la froide raillerie du grand Frédéric.

Quoiqu'il se départit en faveur de Lafayette de sa réserve ordinaire, et qu'il l'aimât tendrement, Washington ne déguisait pas la vérité à son jeune major-général.

Il avait envoyé un cartel à lord Carlisle qui dans une lettre au congrès américain, avait inséré, d'après lui, une phrase insultante pour la France.

Washington lui répondit le 4 octobre 1778 qu'il refusait son approbation au cartel. Il motivait sa décision avec finesse :

"Le généreux esprit de chevalerie, "chassé du reste du monde, a trouvé un "refuge, mon cher ami, dans la sensibilité de votre nation, seulement. Mais "c'est en vain de le conserver si vous ne "trouvez pas d'adversaire; et quoique "cette susceptibilité puisse être bien adaptée au temps où elle existait, de nos "jours il serait à craindre que votre adversaire se couvrant des opinions modernes et de son caractère public, ne "tournât un peu en ridicule une vertu de "si ancienne date. D'ailleurs, en supposant que Sa Seigneurie acceptât votre "défi, l'expérience a prouvé que souvent "le hasard décide dans ces sortes d'affaires, autant que la bravoure, et toutes "jours plus que la justice de la cause; je "ne voudrais donc pas que votre vie couvre le moins le danger, lorsqu'elle doit être réservée pour tant de plus grandes occasions."

"Je me flatte que S. E. l'amiral (le comte d'Estaing) partagera mon opinion "et qu'au contraire qu'il n'aura plus besoin "de vous, il vous enverra au quartier-général, où je jouis par avance du plaisir de vous voir."

En même temps que la paternelle remontrance de Washington, parvenait à Lafayette la hautaine réponse de lord Carlisle où il était dit : "...Je me regarde et je me regarderai toujours comme n'ayant à répondre à aucun individu, de ma conduite publique et de ma façon de m'exprimer. Je ne le dois qu'à mon pays et à mon roi... Je dois vous rappeler que l'insulte à laquelle vous faites allusion dans la correspondance qui a eu lieu entre les commissaires du roi et le Congrès, n'est pas d'une nature privée. Or, je pense que toutes ces disputes nationales seront mieux décidées, lorsque l'amiral Byron et le comte d'Estaing se rencontreront."

Du reste, sur les relations ordinaires entre le généralissime américain et son major général, rien ne peut mieux édifier, que le fragment de la lettre suivante. Elle est adressée à Mme de Lafayette :

1er octobre 1777.

"..... Soyez tranquille sur le soin de

"ma blessure : tous les docteurs de l'Amérique sont en l'air pour moi. J'ai un ami qui leur a parlé de façon à ce que je sois bien soigné. C'est le général Washington. Cet homme respectable dont j'admire les talents, les vertus, que je vénère à mesure que je le connais davantage, a bien voulu être mon ami intime. Son tendre intérêt pour moi a eu bientôt gagné mon cœur. Je suis établi chez lui. Nous vivons comme deux frères bien unis, dans une intimité et une confiance réciproques. Cette amitié me rend le plus heureux possible dans ce pays-ci. Quand il m'a envoyé son premier médecin, il lui a dit de me soigner comme si j'étais son fils. Ayant appris que je voulais rejoindre l'armée de trop bonne heure, il m'a écrit une lettre pleine de tendresse pour m'engager à me bien guérir....."

\* \*

Pendant l'été de 1785, le général Lafayette alla visiter l'Allemagne et particulièrement la Prusse. Le grand Frédéric l'accueillit avec beaucoup de distinction. On raconte qu'un jour, au dessert, il prédit en riant à son hôte qu'il serait pendu. Hélas ! il ne s'en fallut de guère que la prophétie lugubre s'accomplit, et cela en Allemagne même.

C'est à ce voyage qu'on doit un portrait du vieux guerrier, lestement troussé. Au reste, les six volumes de *Mémoires de Lafayette*, dans lesquels il se trouve, sont bondés d'anecdotes, et remplis du plus haut intérêt. Voici donc le portrait du grand Frédéric, à la fin de sa vie :

"J'ai été à Postdam faire ma cour au roi ; et malgré tout ce que j'avais entendu dire de lui, je n'ai pu m'empêcher d'être frappé du costume d'un vieux, décrépit et sale caporal, tout couvert de tabac d'Espagne, la tête presque couchée sur une épaule, et les doigts presque disloqués par la goutte. Mais ce qui m'a surpris beaucoup plus, c'est le feu et quelquefois la douceur des plus beaux yeux que j'ai jamais vus, qui donnent à sa physionomie une aussi charmante expression qu'il peut en prendre une rude et menaçante à la tête de son armée. J'ai été en Silésie où il passait en revue une armée de trente-un bataillons et soixante-quinze escadrons, formant en tout trente mille hommes, dont sept mille cinq cents à cheval. Pendant huit jours, j'ai fait avec lui des dîners de trois heures. La conversation se renfermait entre le duc d'York, le roi et moi, puis deux ou trois autres, ce qui m'a donné l'occasion de l'entendre à mon gré, et d'admirer la vivacité de son esprit, le charme séduisant de sa grâce et de sa bienveillance à tel point que j'ai compris qu'on peut, en le voyant, oublier son caractère despote, égoïste et dur.

"Lord Cornwallis se trouvant là, il eut soin de le placer auprès de moi à table, ayant de l'autre côté le fils du roi d'Angleterre, et de faire mille questions sur les affaires américaines."

Cette rencontre à Potsdam avec lord Cornwallis, le vaincu d'Yorktown, était assez piquante.

Les rencontres ne manquèrent pas dans la vie de Lafayette. C'est dans un combat en Virginie où il commandait, que pérît le général Philips, celui-là même qui était opposé à son père à Minden.

\* \*

Lafayette avait beaucoup d'esprit ; il en a semé sa vaste correspondance. Il l'a eu toujours comptant et à sa disposition.

Il revit à Paris en 1801, lord Cornwallis qui venait négocier la paix.

"Napoléon me dit en ricanant — a écrit Lafayette — la première fois que je le vis :

"Je vous avertis que lord Cornwallis prétend que vous n'êtes pas encore corrigé.

"De quoi ? repris-je assez vivement ; est-ce d'aimer la liberté ?..."

Puisque nous sommes chez le premier Consul, encore deux anecdotes empruntées aux Mémoires.

"Je m'aperçus une fois que les ques-

tions de Bonaparte tendaient à me faire étaler mes campagnes d'Amérique. "Ce furent, lui dis-je, les plus grands intérêts de l'univers, décidés par des rencontres de patrouilles."

Voici comment il peignait son interlocuteur.

"Je trouvai en général dans sa conversation la simplicité du génie, la profondeur de l'esprit, la sagacité du regard."

La première fois qu'il vit le vainqueur de Hohenlinden :

"La visite du soir la plus remarquable pour moi, fut celle où, voyant qu'au lieu de s'approcher il continuait à causer avec un officier en redingot, (J'appris par Mme Bonaparte que c'était le général Moreau) :

"Votre salon, lui dis-je, est comme un volume de Plutarque."

### LA MARQUISE DE LAFAYETTE

Marie-Adrienne-Françoise, deuxième fille du duc d'Ayen, petite fille du maréchal de Noailles, épousa, à l'âge de quinze ans, le marquis de Lafayette qui en avait seize bien comptes (11 avril 1774). Après trois ans d'une heureuse union, la jeune marquise apprenait que son mari s'était embarqué pour les colonies d'Amérique, insurgées contre leur métropole. Elle était alors grosse de son premier enfant, celle qui devait être Mme Charles de La-tour-Maubourg.

Lord Cornwallis, que nous avons déjà rencontré dans cette course rapide, avait, comme son rival, abandonné aussi sa femme pour courir les hasards de la guerre. Celle-ci fut moins heureuse que la marquise de Lafayette et mourut de chagrin. Les lettres charmantes, passionnées du major-général de Washington, les échos de sa jeune gloire qui parvenaient en France et dans toute l'Europe, adoucirent ses regrets, puis, par la suite, elle s'associa courageusement aux vicissitudes de la carrière du général.

Echappée par miracle à l'échafaud, où étaient inhumés dans la même journée sa grand'mère, sa mère et sa sœur, détenue pendant une année encore après le 9 thermidor, elle ne sortit de prison, en février 1795, que pour aller partager le cachot de son mari, dans la forteresse d'Otmutz.

Elle y arriva avec ses deux filles. Son fils Georges, elle l'avait envoyé aux Etats-Unis, auprès de son tuteur naturel, Washington.

Ce ne fut pas facile à cette courageuse femme d'obtenir la grâce de s'enfermer dans la prison où languissait le général Lafayette.

Grâce à Boissy-d'Anglas, elle put se procurer un passe-port pour Hambourg. Là, M. Parish, consul d'Amérique, lui en donna un autre pour Vienne, au nom de Mme Motier. Le grand chambellan de l'empereur, M. de Rosenberg, qui l'avait connue autrefois, pendant la prospérité, lui procura, à l'insu du ministre, une audience de l'empereur, à qui elle demanda l'autorisation de partager la prison de son mari. Elle obtint cette permission et elle alla partager avec ses filles la prison de son mari.

Ils furent mis en liberté le 29 septembre 1797.

La marquise de Lafayette mourut en 1807.

### GEORGES WASHINGTON LAFAYETTE

Il passa trois années auprès de Washington, qui reporta sur lui la tendresse qu'il avait témoignée à son père. Un jour de 1797 il vit arriver chez le général un voyageur français, errant à travers le monde, comme beaucoup de ses compatriotes, à cette heure terrible. Ce voyageur qui enseignait les mathématiques et la géographie, pour vivre, était le futur roi des Français, Louis-Philippe Ier.

En février 1798, Georges Lafayette retrouva sa famille à Altona, dans le Holstein. Lors du Consulat, il entra comme officier dans l'armée française.

"Je voyais alors de temps en temps — a écrit son père — le premier Consul chez Mme Bonaparte. Il me demanda